

Drôle d'oiseau

« *Un arbre est un oiseau à la retraite* » (Ma voix intérieure).

J'ai longtemps été cet oiseau, virevoltant au gré des vents et des points cardinaux. Allant de branche en branche, de vallée en vallée, de pays en pays, quelle aventure ! Qu'y a-t-il de plus beau que l'aventure à l'aurore de chaque matin ? Quelle plus belle récompense de survoler la vie comme je l'ai fait au gré des risées à la surface des choses ? Oh ! quelle volupté de surfer sur les vagues d'un océan sans limite, sans peur et sans reproche, sûr de soi. Fier. Altier...

Ce drôle d'oiseau, ce "canard sauvage" comme disait mon père, je l'ai été par nécessité. Par protection. Par choix aussi. M'envoler, partir, quitter cette réalité trop "réelle" pour les limbes de mon imagination était la seule échappatoire à mes angoisses d'enfant. M'imaginant aigle royal au-dessus des abîmes, condor survolant les Andes, vautour dans un désert sans fin. Voilà mon fantasme d'enfant, ce fantasme qui hante encore mes rêves et anime mes espoirs : voler comme l'oiseau pour échapper à cette vie si désespérément terrienne !

Cette maison au toit immense, recouverte de tuiles oranges sur ses quatre pans comme le sont les maisons alsaciennes, nichée dans cette montagne vosgienne entre sapinières et hêtraies sur la route Joffre témoin des événements des deux guerres, était le refuge de nos étés, à

mon frère aîné et moi. A Bourbach le Haut, lieu dit "Maïenberg" (la montagne des foins en langue germanique), nous y construisions des forts où, coiffés de la toque de David Crockett, nous subissions les attaques des indiens dont nous arborions tantôt les oripeaux, avec plumes de poule et cirage en guise de peinture de guerre. De la dernière guerre, nous trouvions dans la remise des casques allemands, des restes d'obus dont nous faisons des cloches sonnantes le tocsin, des douilles dont nous armions nos fusils de bois. Pour nous la guerre n'était qu'un jeu, jouer aux "*cow-boys indiens*"...

Et puis, il y avait les buses. J'avais confectionné un appeau avec un vieux tire-bouchon en bois d'olivier. Débarrassé de sa vis, voilà qu'en soufflant un jour par hasard dans son orifice, un cri perçant jaillit. Un cri de rapace en vol, un cri que l'on pouvait moduler par le souffle. Il suggérait tour à tour le signal de la buse ou encore celui, plus strident, de l'épervier. La toque en fourrure, quand elle n'ornait plus notre chef, faisait un appât idéal. L'animal volant apercevait de sa vue perçante cette "bête" au sol, suspectant un lièvre ou un petit rongeur. Vorace, elle commençait alors une ronde céleste autour de la proie facile et attendait le moment propice à l'attaque. Nous étions là, guettant. Nous observions le vol majestueux du rapace, attendant l'hallali...

Dans mon cœur d'enfant, ces simulacres me ravissaient. De fait, j'étais l'oiseau et j'accompagnais ce vol majestueux, grimant le cri de l'animal affamé avec mon appeau de fortune. Imitant son cri j'étais encore plus ce volatile échappant aux lois de la pesanteur que nous imposait notre condition de bipèdes. Moi, j'étais sans cesse là-haut, "dans les nuages". Je faisais des rêves magnifiques où mon vol majestueux me faisait convoler des contrées magiques. Je m'élançais invariablement d'une pente mon-

tagnarde, écartant les bras tel Icare. Et le miracle me dotait de cette transformation si souvent imaginée dans ma petite tête d'enfant. Par ma simple volonté je devenais alors "*aigle blanc*", nom emprunté à un de mes livres d'enfant et j'effectuais ces voyages magnifiques issus de ma seule imagination. Mon jardin secret... Aujourd'hui, presque cinquante ans après, il y a une buse blanche dans ma montagne de Chartreuse (*Chartreuseberg* en allemand) qui porte le même nom d'aigle. Il y a Arthur aussi, le faucon crécerelle, mais c'est une autre histoire...

Combien de contrées ai-je ainsi, à l'insu des adultes, parcourues en marge de leur monde si triste et si morne ? Combien de fois l'instituteur m'a sorti de ma rêverie pour me ramener sur la surface lisse du tableau noir ? Combien de fois ai-je préféré cette flânerie aux "devoirs" de l'existence humaine ?

Petit à petit j'appris à imiter le cri de la buse sans ce premier appeau. Je devenais tout entier l'animal volant, à ceci près que je ne quittais le sol. Mais quelle différence pour l'enfant que j'étais ? Ne suffisait-il pas à mon imagination juvénile de se dire : « *Je serai l'oiseau* », mots magiques ? Mots de transformation ? Mots alchimiques ? Il me suffisait de me transcender en ce que je voulais. Pas besoin, à cette époque, de jeux vidéos. Tout était affaire de rêverie et le rêve était cette force subtile capable de changer les espoirs en réalité. Cette force de concrétiser mes rêves je l'ai puisée là, au creux de l'enfance, au creux de la matrice à peine quittée, encore empreint d'une virginité quasi-magique, oui, "*magie magique*" !

Cette vie d'oiseau, avant que je ne devienne arbre, a été une initiation, une source de réalisation et d'émerveillement. Comment ne pas être émerveillé par la vie quand il suffit d'une pensée pour rejoindre les limbes

de la terre promise ? Comment laisser place à la désespérance avec ce don d'être oiseau ? Comment ne pas être dans un optimisme béat doté du pouvoir de prendre son envol "*en veux-tu en voilà*" ?

J'étais "l'oiseau" ! Il m'habitait comme on habite cette maison aux tuiles orangées. Lovée entre les cols du Schirm et du Hunsrück, sous le massif du Rossberg. J'y ai vécu des moments de pur bonheur arpentant "*monts et vaux*" au gré des saisons. J'étendais mon vol au-dessus du rocher du Corbeau où j'ai ouvert mes premières voies d'escalade. Les pitons plantés dans sa face Est surplombante doivent s'y trouver encore. Marqués de mes initiales "PS", rouillés et désuets. Cette voie fut fatale à mon ami Jean. Il y laissa son coccyx après une chute verticale de plusieurs mètres. Cela nous rappelait malencontreusement les lois de la pesanteur. Ah ! si nous avions su voler, que de chutes évitées...

Mais pourquoi grimper les roches, les pentes, les sommets sinon pour s'élever ? Pourquoi escalader si ce n'est pour rejoindre ces "*nids d'aigles*", parois escarpées où nichent les volants ? Pourquoi monter toujours plus haut, finalement, si ce n'est pour être oiseau ?

Avez-vous observé un vol de choucas, ces corbeaux au bec jaune qui peuplent les cimes ? Quel alpiniste n'a pas rêvé rejoindre leur vol au-dessus des abîmes ? Quelle grâce, quelle aisance, quelle féerie ! Nous, collés au sol, au rocher, à la glace. Je me souviendrai toujours de notre guide d'Argentière que l'on surnommait "Canari" (un drôle d'oiseau lui aussi). Il clamait souvent en pleine ascension : « Un pied dans le vide, l'autre dans le néant. Une main cherche une prise, l'autre n'en trouve pas : c'est alors que la paroi déjà verticale se redressa... ».

« *L'oiseau que tu étais projetait maintes ascensions* ».

Une nuit de pleine lune, dans la froidure de l'hiver, je quittais le refuge ski club du Rossberg. Ne pouvant dormir, je partis à l'aventure en migration avec mon sac à dos et mon duvet. Une espèce de frénésie, une énergie toute particulière m'animaient. Plus tard dans les chasseurs alpins je devais revivre cette expérience hivernale. Cette fois là, je partais seul et sans expérience à la rencontre de ma lune intérieure. Cette lune qui m'attirait comme un "*aimant amant*", dans cette direction prise à l'automne par les cigognes en partance vers l'Afrique.

Je m'élevais dans la pente et je voyais comme en plein jour. La neige étincelante crissait sous mes pas. L'ombre des arbres s'étalait sur la neige comme des tentacules géants. Cette vue en négatif était sidérante. Ce paysage en "*noir blanc*" accueillait ma quête. J'y cueillais non des fleurs mais des sœurs, d'innombrables fées de cristaux de neige étincelants, d'étoiles au firmament. Le silence était de glace et l'air résonnait de leurs présences. Seul le bruit de mes pas semblait troubler cette belle harmonie. J'étais seul et pourtant accompagné de ces créatures célestes qui guidaient ma route. Je cherchais la solitude et trouvais la complicité. Il ne manquait que la fée Clochette et moi j'étais Peter Pan...

D'une volonté sans faille, j'atteignis la crête. D'un côté je dominais la vallée de Thann, de l'autre, celle de Masevaux. La lune à son pinacle éclairait l'immensité et j'apercevais les rondeurs des Ballons : le Grand et le Petit au Nord, celui d'Alsace au Sud. Les chaumes étaient aussi brillantes qu'une mer calme irisée au soleil levant et mes yeux voyaient cette récréation comme en plein jour. Cette création de Dieu montrée à mon regard sous une autre

clarté, celle des ténèbres qui devenaient ainsi un "*jour nuit*" (ne suis-je pas devenu "*arbre oiseau*" ?).

Dans une anfractuosité repérée cet été à l'ombre du Vogelstein (le rocher de l'oiseau), j'installais mon bivouac, mon nid. Dans mon sac de couchage en duvet je grelottais sans trouver le repos. J'étais ainsi l'oisillon craintif attendant le retour d'un proche pour recevoir sa pitance, la nourriture, la becquée (« *Tu compris bien plus tard que pour devenir arbre, l'oiseau devait être son propre parent* »). Attendre là le réconfort de la couvée en pleine nuit d'hiver et en pleine montagne ? Quel drôle de jeu celui de l'adolescent qui prend son envol et réclame père et mère à la première misère ? Quitter le nid était-ce si dur ? Comment vivre dépendant et libre à la fois ? Comment devenir "*arbre oiseau*" ?

Les rochers de la vallée, je les connaissais tous. Ils constituaient pour ainsi dire ces "*nids repères*" (dans repère, il y a père) où je me réfugiais pour grimper. J'y trouvais cette assurance d'être mon propre maître. Seul au monde je m'élevais vers moi-même.

Il y avait d'abord ces roches en porphyre rouge ne dépassant une dizaine de mètres, cette roche volcanique si fréquente dans cette vallée. On en faisait des tommettes pour paver les pièces d'eau. Le sol de notre cuisine en était recouvert. Il y avait d'abord le rocher au-dessus de la carrière de porphyre sur le chemin des Buissonnets puis, non loin, le rocher de la vierge au-dessus de la colonie de vacances du même nom (j'y ai fait un séjour à 4 ans, elle a brûlé depuis). La dalle, enfin, en contrebas de la croix blanche avant le Baëselbach.

Puis, venaient les flèches de gneiss plus athlétiques. Le rocher du corbeau (dont j'ai déjà évoqué l'importance),

ces vingt mètres arborant fièrement sa croix en bois blanc. Nous y accrochions la corde de descente, seul moyen de rejoindre la terre ferme du sommet de cette aiguille au milieu des sapins. Il y avait aussi cette dalle raide avant la ferme du Gsang d'où mon frère chuta piteusement n'ayant pu atteindre le piton qui l'aurait retenu (bien d'autres chutes allaient marquer nos futurs exploits...). Enfin cet autre rocher du corbeau, au-dessus de Rimbach, une vallée voisine, fameux de ses cinquante mètres où j'allais faire mes armes avec bien des compagnons emmenés là comme seconds de cordée. Ah ! quelle aventure !

« *C'est là que tu pris ton premier envol* ».

Je m'élevais à la seule force de mes poignets sur ces falaises rocailleuses assurant ma corde aux pitons placés là pour enrayer la chute. J'étais devenu expert dans le maniement de ces petits morceaux de métal. Je savais comment les placer, lequel choisir pour tel type de fissure, comment les coupler à la corde avec des mousquetons. Cela ne m'empêcha pas de faire l'expérience de la métaphore du guide Canari. Au détour d'une nouvelle voie, manifestement trop difficile pour moi, je volais littéralement (telle est l'expression des alpinistes pour désigner la chute). Un vol d'une dizaine de mètres, arrêté par mon ami Francis qui fit, pour l'heure, un bond en l'air impressionnant. Le piton qui me retint était, nous l'apprîmes plus tard de la bouche même du poseur, enfoncé dans la roche d'une vingtaine de centimètres... Ouf, le drôle que j'étais comprit ce jour là qu'on ne jouait pas l'oiseau impunément !

Je me rappelle aussi cette autre équipée avec Houba (appelé ainsi en souvenir du Marsupilami). Alors que j'escaladais en tête (« *En fait c'est toujours en tête que tu aimes avancer* »), la neige commençait à tomber. Au bout

d'un certain temps, la roche en fut couverte. Mon pauvre second de cordée, qui en était à sa première escalade, s'en souvient certainement encore...

Et puis, il y avait la "balançoire" !

Judicieusement appelée ainsi, cette voie gravissait un surplomb vertigineux. Nous utilisions pour le franchir de petites échelles de corde qui nous permettaient de nous hisser de piton en piton. On appelait cela de l'escalade artificielle. J'en avais fait une spécialité. Sans doute, là-haut, pendu en plein ciel, je ressentais encore mieux cette impression de vide. Il aurait suffi alors que je m'élançasse en écartant les bras, comme dans mon rêve...

Convoler l'amour

« Ton rêve le plus secret : être aimé ! »

Quand le drôle d'oiseau que j'étais prenait son envol imaginaire, que croyez-vous qu'il cherchait vraiment ? N'était-ce pas un SOS ? Une façon d'attirer l'attention sur lui ? Quand je revenais de mes escapades, fier comme Artaban, j'espérais être accueilli en héros, reconnu pour mes exploits. Que nenni ! Je restais pour mes parents l'enfant turbulent dont la montagne canalisait les énergies. Ce trop plein de hardiesse, déployé pour me faire remarquer, n'atteignait jamais son but. Mes parents s'intéressaient peu à mes escalades. Ils me laissaient libre. Et cette liberté je la goûtais à plein gosier.

Je découvrais, comme l'oisillon prend son envol, la joie d'exister par moi-même. Oui, quand je m'agrippais à la roche de toutes mes forces, je grandissais. Ce que je ressentais comme un manque d'amour – ne pas me féliciter de mes conquêtes – était en fait une grande marque de confiance. Mes parents me laissaient simplement expérimenter mon libre arbitre. Dieu seul sait le prix payé par les imprudents. Et j'aurais pu mourir de mes exploits, maintes fois... Mais, et je m'en rends compte aujourd'hui, cette marque de confiance a forgé ma vie pour toujours. Ce que je suis aujourd'hui je le dois à cette marque d'amour qu'adolescent je percevais comme de l'indifférence. J'ai appris la valeur du choix en pleine conscience. J'ai appris la force d'être mon propre chef. J'ai appris la fierté de l'acte assouvi et convenu. Et je peux enfin dire merci...

Une légende familiale raconte qu'à ma naissance maman se serait écriée : « Oh ! qu'il est moche ». C'est du moins ce que papa racontait à la cantonade... J'en ai gardé une blessure. Maman, attendais-tu une fille ? On peut le penser après la naissance dix huit mois plus tôt de mon frère aîné ? Il paraît que j'étais particulièrement long et maigre. Et mon crâne, dans la même lignée, pouvait faire penser à celui d'Akhenaton... Mais quand-même !

Ce besoin immodéré de me valoriser aux yeux de maman, je le concrétisais par un sourire enjôleur. Quelle que soit la photo de mon enfance, j'arbore ce sourire qui devint mon charme légendaire. Ce sourire séducteur qu'on me renvoie encore aujourd'hui : « Philippe, tu es le plus heureux ! ». Apparence ou réalité ? Là encore, d'un sentiment d'injustice jaillit une bénédiction. Car ce sourire ne m'a t-il pas guidé toute ma vie ? N'a-t-il pas été mon meilleur ambassadeur ? Ne m'a t-il pas conduit vers l'amour véritable ? Là encore merci !

Un autre évènement particulièrement douloureux a jaloné mon enfance (« *Merci à elle qui est devenue ton ange gardien* »).

Petite sœur née alors que j'avais deux ans et demi, tu venais briser la douce innocence de notre enfance. Ta venue fut cet ouragan, ce raz-de-marée, ce cataclysme dans nos vies (« *As-tu le droit de dire cela ? Mais n'est-ce pas simplement ton ressenti d'enfant ?* »). L'adulte, lui, remercie. Il rend grâce à ta venue sur terre. Il remercie l'inqualifiable : tu es née avec une maladie génétique dont tu devais mourir cinq ans plus tard me laissant désemparé, orphelin, meurtri... Non seulement tu avais ravi maman, mais tu avais dupé l'amour reporté sur toi. Quand tu pleurais la nuit j'allais te rejoindre dans ton lit comme on